

Maria Galina

# Autochtones



Traduit du russe par  
Raphaëlle Pache

**Agullo**

© Maria Galina 2015  
Ouvrage initialement paru sous le titre :  
*Avtokhtony*  
Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire  
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

© Agullo Éditions, 2020, pour la traduction française  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : WIPbrands

Cette édition a été publiée avec le soutien financier  
de l'Institut de la Traduction en Russie



ИНСТИТУТ ПЕРЕВОДА

AD VERBUM

## QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES

Si elle n'est pas nommée, la ville où se déroule l'histoire correspond à la ville de Lviv (anciennement Lwów, anciennement Lemberg), située aujourd'hui en Ukraine occidentale, au centre de la Galicie.

Intégrée à l'Empire austro-hongrois sous le nom de Lemberg, elle fut rattachée à la Pologne en 1918, après la Première Guerre mondiale, sous le nom de Lwów. À l'époque, la ville compte un peu plus de 50% de Polonais, 30% de Juifs, et 15% d'Ukrainiens.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, la ville fut d'abord encerclée par la Wehrmacht le 14 septembre 1939. En application du pacte germano-soviétique, l'Armée rouge envahit à son tour la région le 17 septembre 1939 et la ville fut occupée par les Soviétiques à partir du 22 septembre 1939. Sous l'occupation soviétique, le NKVD procéda à l'exécution sommaire de nombreux prisonniers, dont un grand nombre de nationalistes ukrainiens. Ceux-ci déclenchèrent à l'arrivée des Allemands de violents et meurtriers pogroms contre la population juive, accusée d'avoir collaboré avec le NKVD. En juin 1941, au cours de l'opération Barbarossa, la ville passe de nouveau sous domination allemande, occupée par la Wehrmacht. Les Allemands créent le ghetto de Lwów en novembre 1941, où seront enfermés tous les Juifs de la ville avant qu'ils soient déportés ou exécutés. À la fin de la guerre, des 110 000 à 120 000 Juifs enfermés dans le ghetto en 1941, il ne restait plus que quelques centaines.

La ville est « libérée » par l'Armée rouge en juillet 1944, puis annexée par l'Union soviétique en 1945, et une très grande partie des Polonais survivants sont déportés en basse Silésie.

## LISTE DES PERSONNAGES

### Autrefois

Membres du Chevalier de diamant, groupe d'avant-garde des années 1920, créateur de l'opéra en un acte *La Mort de Pétrone* :

J. Vertigo, livret, mise en scène  
Karol Baval, peintre et décorateur  
Ladislav Kovatch, compositeur  
Magdaléna Valievskaïa-Nakhmanson, cantatrice  
Vaclav Kostrzewski, militaire, chanteur  
Nina Korch, poétesse, cantatrice

Autres :

Nakhmanson, ingénieur, mari de Magdaléna Valievskaïa-Nakhmanson  
Pouchnoï, agent du NKVD, amant de Magdaléna  
Marta Valievskaïa, fille de Magdaléna et Nakhmanson  
Margarita Valievskaïa, fille de Marta

### Aujourd'hui

Yanina Valievskaïa, cantatrice, arrière-petite-fille de Magdaléna Valievskaïa-Nakhmanson  
Véronika, réceptionniste à l'auberge de jeunesse Le Pionnier  
Marina, serveuse au café Le Puisard  
Uria, mari de Marina  
Mardouk et Vampire, *riders* sans entraves  
*pani* Agata, vieille dame au petit chien

David Weinbaum, vieil homme du tramway, habitué de  
Chez Józef et de la brûlerie La Bouteille bleue  
Marek, compagnon de jeu d'échecs de Weinbaum  
Valek, chauffeur de taxi  
Witold, metteur en scène à l'Opéra  
Speth, ex-directeur littéraire, archiviste  
Vorobkiévitch, collectionneur, critique d'art  
Józef, chef et propriétaire du restaurant Chez Józef  
Lidia, peintre, décoratrice, serveuse au café des *bikers*

« Et il y a plus de grâce dans la description des nymphes que dans celle des médailles. Et il y a plus de grâce dans la description de l'origine des géants que dans celle de l'étiquette de la cour. Et il y a plus de grâce dans la description de Mélusine que dans celle de la cavalerie et de l'artillerie. Et il y a plus de grâce dans la description des peuplades souterraines des montagnes que dans celle de l'escrime et de la manière de courtiser les dames. »

*Paracelse*

« [...] quand on voit les feux follets, cela signifie que la ruine du pays est imminente. »

*Paracelse*

— Donc ça, c'est quoi, une pièce de communication ?  
Autrement dit, il avait formulé l'évidence.

Il était sur le point d'annoncer que ça lui convenait parfaitement, merci beaucoup, quand la porte menant – supposait-il – au cellier s'ouvrit en grand sur deux immenses *bikers* qui passèrent à la queue leu leu, dans le martèlement de leurs rangers, l'un roux cuivré, l'autre châtain clair, tous deux vêtus de cuir noir, avec rivets, pointes et chaînettes qui étinçelaient. Ni lui ni l'hôtesse d'accueil ne retinrent leur attention.

— Eh bien, oui. Vous comprenez, on effectue quelques... travaux de réparation.

Leur site ne pipait mot de ces travaux. Il jeta un regard sombre aux cinq tomes bleuâtres de Gaïdar sur l'étagère (pourquoi Gaïdar ?) et se dit qu'il allait ensevelir leur forum sous des tombereaux de cochonneries. Ils ne l'auraient pas volé.

Elle réfléchit et se gratta l'épaule avec la pointe de son nez. Malgré lui, il se prit à l'admirer : ce n'était pas à la portée de tout un chacun. Il remarqua alors seulement qu'elle avait aux pieds de gigantesques claquettes, bien trop grandes pour elle, dont la peluche rose était ornée d'un museau et d'oreilles.

— Nous en avons une, là-bas, mais pour tout vous dire, elle sent fort la peinture.

Il se représenta assis en slip sur son lit, tandis que les *bikers* allaient et venaient devant lui.

— Ça sent la peinture. Je vois. C'est bon, conduisez-moi là-bas.

La fenêtre lui montrait les pixels marron et verdâtres des toits de tuile où s'étaient posées les soucoupes des antennes paraboliques. Au centre de la pièce trônaient des tréteaux maculés de badigeons de chaux. Oui, ça sentait la peinture, et pas qu'un peu. Mais il aimait cette odeur.

— Les peintres en bâtiment ont terminé leur travail. L'artiste peintre, en revanche, elle vient l'après-midi. Et s'en va vers 18 heures. Elle ne vous gênera pas.

La femme n'avait pour l'instant décoré qu'un seul mur : un homme d'allure sévère, brandissant une gigantesque règle à calcul, enlaçait une femme qui lâchait une colombe dodue.

Le style soviétique revenait à la mode. Alors qu'il fut un temps où – pardon mon Dieu – ces œuvres étaient considérées comme de sombres merdes.

— Voilà, résuma joyeusement l'hôtesse. C'est une chambre agréable, pas vrai ?

L'homme à la règle de calcul loucha dans sa direction d'un air réprobateur.

— Le petit déjeuner, on le prend où ? Chez vous ?

— Oh non, vu que nous sommes en travaux. Mais au Puisard, si vous voulez. C'est tout de suite à droite en sortant. Ça ouvre de bonne heure. Ils servent des omelettes, des quiches. Des beignets à la confiture. Et c'est bon marché.

Elle était toute jeune et les jeunes ont de l'appétit.

Il secoua la tête et ouvrit son sac pour disposer ses affaires sur le lit, à côté de la petite montagne à la cime plate que constituait une parure de lit fleurant bon la lessive.

\* \* \*

De la poterie émaillée, des solives rudimentaires qu'on n'avait même pas pris la peine de peindre... L'abîme du bon goût. Le Puisard, et comment !

La femme au comptoir, gironde, mais encore jeune, à



l'allure des plus domestiques, lui adressa un petit signe du menton avant de bâiller en douce.

— Comme d'habitude ?

Bien qu'elle ne sourie pas, on aurait dit que si. Mais à la dérobee. En cachette. Rien que pour lui.

Il repoussa l'idée de l'omelette et commanda un gâteau au fromage blanc accompagné d'un café.

— Ça vous dit, une goutte de balsam<sup>1</sup> ? Dans votre café. C'est cadeau, vu qu'il fait froid.

La neige humide qui tombait dehors communiquait de la chaleur à cet espace de restauration sans âme.

— Sans doute, répondit-il. Sans doute que oui. Merci.

Sur le calendrier dans le dos de la femme, deux chatons jouaient avec une pelote de laine. Les calendriers à chatons étaient plus populaires que ceux qu'illustraient des bébés. L'amour des enfants n'était pas universel quand celui des chatons l'était. Sans parler qu'on ne mettait pas longtemps à attirer le mauvais œil sur un gamin, de cette façon. Un étranger ne doit jamais porter les yeux sur un enfant. Alors qu'on peut s'attendrir autant qu'on veut sur des chatons. En soi, la vie d'un petit chat ne vaut pas tripette.

Il récupéra son plateau et alla s'installer à une petite table près de la fenêtre. La demoiselle du comptoir ouvrit un livre de poche à la couverture éclatante et se plongea dans la lecture, sauf que, remarquant son regard, elle releva la tête. « Je ne te souris pas pour la simple raison que tu pourrais y voir une obligation de service, or je ne veux pas que tu ailles te figurer ce genre de choses », semblait dire son visage.

— La nourriture vous plaît ?

Une petite camionnette passa dans un grondement sur les pavés, projetant des éclaboussures de bouillie neigeuse sur l'étroit trottoir. Le flanc rose du véhicule affichait une publicité pour des produits laitiers, dont il ne distingua pas

1 Liqueur résultant de la macération d'herbes variées. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

la marque. Le volet roulant de la maison d'en face se releva d'un coup, révélant la vitrine d'une boutique de souvenirs.

— Beaucoup, merci.

Le gâteau au fromage blanc était truffé de fruits confits et généreusement agrémenté de crème fouettée.

— Revenez nous voir, suggéra-t-elle en souriant enfin.

Une amabilité toute professionnelle, qui ne signifiait rien. Seulement, ici, ils étaient bien dressés.

— Merci. À ce propos... à votre avis, qu'est-ce que c'est qu'un « vertigo » ?

— Quelque chose qui tourne ? (Ses yeux gris, sereins, étudièrent son visage jusqu'à ce que, plus assurée, elle ajoute :) Un vertige ?

Il hocha la tête et sortit avec le sentiment désagréable qu'en s'efforçant de lui complaire, elle avait lu dans ses pensées.

Les passagers qui entraient saluaient la conductrice. Il essuya la vitre avec sa paume, pile au bon moment pour voir quelques camionnettes décharger des fleurs, des brassées de fleurs, devant l'enceinte humide du marché. Les grosses feuilles vertes qui s'en étaient détachées macéraient dans la neige fondue. Encore une place, des fontaines vides, des maisons grises à moulures, des gens affairés qui disposaient des seaux remplis d'eau, de nouveau des fleurs, écarlates, jaunes, lilas sur les pavés gris...

— Alors, ça vous plaît, ici ?

Le petit homme triste au grand nez, dont la main tavelée serrait le pommeau d'une imposante canne, n'eut même pas besoin de s'incliner, tant il était petit.

— Non, non, ne bougez pas, il y a une place, derrière, s'empressa d'ajouter l'homoncule en le voyant prêt à libérer son siège. C'est juste que parfois, on a envie de discuter, vous savez. Voilà, je vais justement m'asseoir derrière.

Et le vieillard disparut de son champ de vision, sauf qu'à peine installé, il lui tapota l'épaule afin d'attirer son attention. N'appréciant guère le contact d'autrui, il se crispa.

— C'est pas mal, répondit-il. Pittoresque.

— Le Marché, La Cathédrale, Le Théâtre, Le Vieux Marché... Ce sont les noms des arrêts. À ce propos, vous voyez la bâtisse grise, là, avec une dryade sur son fronton ? Quand il pleut, elle pleure. Vous connaissez la légende ?

— La fille de l'architecte est morte de phtisie ? supposa-t-il.

— Celle du propriétaire, plutôt. Et l'architecte...

— Était son fiancé.

— Eh bien dites-moi ! s'étonna le vieillard. Vous l'avez drôlement bien lu, le guide touristique !

— Non. Je me suis contenté de deviner. (Il coula un regard discret à sa montre : dans une ville inconnue, le temps passait toujours lentement.) Et vous, comment avez-vous deviné que j'étais nouveau en ville ?

— Tous les matins, répondit le vieux, ce sont exactement les mêmes personnes qui s'assoient ici. Je les connais, mais pas vous. Et puis, vous n'avez pas de parapluie. Moi non plus, mais moi, c'est logique. Je sors quand cette neige fondue dégoûtante cesse de tomber. À la différence de ceux qui sont dehors dès le matin pour aller au travail : eux se munissent obligatoirement d'un parapluie. D'un petit parapluie noir rétractable.

Des pigeons blêmes et lisses se tenaient sur les margelles en marbre de la fontaine. Pour commencer, il supposa qu'il s'agissait de décorations, mais l'un des oiseaux finit par remuer.

— J'avais la possibilité d'attendre la fin de l'intempérie dans un café. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait.

— C'est bien ce que je dis, vous êtes nouveau en ville. Si vous viviez ici, vous auriez emporté votre parapluie et vous n'auriez pas été obligé d'attendre la fin de l'intempérie dans un café.

Il se leva du siège auquel il avait communiqué la chaleur agréable de son postérieur.

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, mister Holmes, lâcha-t-il en s'acheminant vers la sortie.

\* \* \*

L'Opéra ressemblait à une tarte. Métaphore éculée, oui, oui, il était au courant. Des tourelles couleur crème, les adhésifs meringués des muses et des amours. Bon, oui, une tarte est en général peu bavarde, alors que ces murs-ci enflaient sous une musique bravache et contagieuse : *Personne, littéralement personne ne pourrait égaler ma chère Mathilde*<sup>1</sup> !

Le portier, un type costaud d'un certain âge, se leva. Il s'apprêtait à lui montrer sa carte – il en possédait une tout ce qu'il y avait de convenable –, mais le portier hocha la tête et, avec dignité mais assez fort pour couvrir les éloges adressés à l'inégalable Mathilde, il déclara :

— Witold Oliégovitch est là-bas, dans la salle.

Son double spéculaire descendit à sa rencontre, puis disparut quand le miroir demeura dans son dos, juste avant que ne surgisse, sur le claquement d'une porte latérale, un individu à la monstrueuse tête d'oiseau.

— Je n'en peux plus ! protesta le monstre.

Son masque lui couvrait la partie supérieure du visage et permettait de constater que le monstre avait la moue offensée et les joues flasques d'un individu entre deux âges.

— C'est impossible de jouer avec ce truc ! Je lui ai dit, c'est... ça sonne d'une façon complètement différente, et puis... je ne peux pas inspirer normalement, sous ce bec immonde ! Immonde ! Par-dessus le marché, il exige qu'on se trimballe avec ça tout le temps, histoire de s'habituer. Comment peut-on s'habituer à un machin pareil ? Je suis quoi pour lui, un gamin ?

— Dans la *commedia dell'arte*, intervint-il, les acteurs jouaient avec des masques. Et tout se passait bien.

1 Allusion à l'air de Robert dans *Iolanta* de Tchaïkovski où le personnage demande : « Qui pourrait égaler ma chère Mathilde ? » Les extraits du livret de *Iolanta* sont des citations du fascicule consacré à cet opéra par le Cercle lyrique de Metz (<http://www.associationlyrique Metz.com/medias/files/clm-livret209-definitif-1.pdf>).

— Vous êtes de mèche ou quoi? (D'un geste ample, le monstre rabattit le masque sur sa nuque : le bec noir luisant se dressait à présent au-dessus de sa tête, telle la corne d'un scarabée rhinocéros.) *Dell'arte, dell'arte*. Une fioriture fleurie du Moyen Âge! Vous avez essayé de chanter avec un masque?

Le monstre avait des yeux soufureux aux paupières inférieures gonflées.

— Léonid, cesse de faire l'andouille, reviens.

Celui qui venait de parler était tiré à quatre épingles, vêtu d'un jean et d'une veste en daim. Sans masque.

— Je suis un chanteur, fit Léonid d'une voix chagrine. Pas un tartuffe, un chanteur.

— Qui en aurait douté? Reviens dans la salle. S'il te plaît. On discutera, tout à l'heure.

« *Nous t'apportons des renoncules et des bleuets,/ Des mimosas, des roses et des fleurs de girofliers;/ Des lys, des muguet, d'un enchantement printanier,/ Des impatientes et des jasmins tout en parfums* », entendait-on monter de l'autre côté de la porte. Soit qu'il s'agisse de la traduction dénuée de talent de l'infortuné pharmacien Miller, soit que le texte ait bel et bien été celui-ci sous la plume de Hertz<sup>1</sup>, il n'aurait su trancher. « Des impatientes et des jasmins », Dieu du ciel!

Léonid secoua la main avec amertume et rebroussa chemin. Quand il franchit la porte, son bec s'accrocha au chambranle. Il poussa un juron assourdi avant de disparaître dans les ténèbres.

— Pour faire bref, la conception est la suivante. (Witold retroussa une manche de sa veste en daim et regarda sa montre d'un air soucieux.) Pour faire bref... On s'assoit?

Il se dit que Witold était plus âgé qu'il en avait l'air. Tout simplement, il prenait soin de sa personne et adoptait un style vestimentaire décontracté.

1 Le livret de *Iolanta* s'appuie sur le roman *La Fille du roi René* du Danois Henrik Hertz, traduit en russe par un certain Fiodor Miller.

Ils prirent place sur une banquette tendue de velours framboise. De l'autre côté de la porte à demi fermée, des voix féminines continuaient à piailler à propos de renoncules et autres bleuets. Soprano, mezzo-soprano.

— Imaginez-vous un château enchanté. Autrement dit, le palais de Iolanta. Des gens splendides, des vêtements éclatants, verts, rouges, et des roses, des roses partout. Une floriture fleurie du Moyen Âge, vous comprenez? Et la voilà... Elle est aveugle, si bien que la beauté se trouve seulement autour d'elle, tandis qu'au-delà du mur d'enceinte, eh bien, tout n'est que cauchemar au-delà du mur d'enceinte, ruine, putréfaction... Le monde environnant, il lui répugne, vous comprenez? Grâce à sa cécité, elle construit en quelque sorte un paradis secret autour d'elle, un jardin merveilleux auquel la grossière réalité n'a pas accès. Une vie légère et innocente, comme elle le dit elle-même : « *Pourquoi n'ai-je pas souffert autrefois/ Ni la mélancolie, ni la peine, ni les larmes,/ Tandis que je vivais des jours tranquilles,/ Parmi ces harmonies célestes et les roses?* » Tout ça, alors qu'elle pressent la chute et l'horreur. Elle-même, elle est vêtue de blanc et d'or. La lumière du projecteur la suit ainsi que son beau, très beau visage. Et quand le ténor et le baryton, c'est-à-dire ce tire-au-flanc de Léonid, vous l'avez vu... Ils... bon, ce sont juste d'affreux monstres, des silhouettes osseuses, noires, marron, sous des masques terrifiants... et Vaudémont est un repoussoir, Robert aussi, et l'envoyé aussi, et jusqu'au roi lui-même. Ils surgissent donc dans le jardin interdit, ces deux-là, le ténor et le baryton, et ce dernier se met à chanter les louanges de sa Mathilde...

— Je n'aime pas cette aria.

— Qui pourrait l'aimer? Elle est vulgaire, racoleuse, agressive. Pardi! Il n'est pas humain. C'est un monstre. Aucun de ces deux-là n'est humain, mais ni l'un ni l'autre ne le soupçonne, vous comprenez? Ils pensent qu'ils se conduisent comme il faut. Et voilà qu'ils atterrissent dans ce jardin, dans un château enchanté, alors Vaudémont lui

avoue son amour et pige qu'elle est aveugle. Elle touche son visage, le palpe de ses doigts et lui ôte son masque... Ce n'est pas elle qui recouvre la vue, c'est l'amour qui fait de lui un homme. Elle, Iolanta, acquiert la vue pour changer ce monde, elle le dessine en quelque sorte autour d'elle... enfin, elle s'approche de chacun et lui ôte son masque. Et sous chaque camouflage, il y a un beau, très beau visage. Telle est la conception de ma mise en scène. Vous ne prenez pas de notes ?

— Je me rappellerai. Quand aura lieu la première ?

— Nous clôturerons la saison avec ce spectacle. *Iolanta*. Une première fastueuse, nous couronnerons des espaliers de roses fraîches. Et ce serait bien de vaporiser le parfum *Sa Majesté la Rose*<sup>1</sup> sur le parterre, au moins pour la première. Histoire qu'il flotte des effluves paradisiaques, mais vraiment paradisiaques. Au moment le plus pathétique, des pétales de rose seront déversés sur les spectateurs depuis une trappe. Ce sera quelque chose ! Stylisation, sécession, *art nouveau*<sup>\*</sup>, dans une esthétique très végétale. Et ces silhouettes masquées, radicales avec leur tenue intégralement noire. Comme si le carré de Malévitch s'était jeté sur les jeunes filles de Mucha. Voilà, c'est à peu près ça.

— Une conception intéressante, convint-il, tout en songeant qu'on avait beau faire, le résultat serait toujours désespérément provincial. C'est la première fois qu'on la monte, chez vous, cette *Iolanta* ?

— Et comment ! La première *Iolanta* en un siècle. Napravnik<sup>2</sup> est venu en 1911. Sur une invitation des plus hautes instances. Il a dirigé *Iolanta* ainsi qu'*Orphée et Eurydice*. Pas la moindre expérimentation, du pur classique. Napravnik ne goûtait guère les innovations, voyez-vous.

1 Les termes en italique suivis d'un astérisque sont dans la même langue dans le texte original.

2 Édouard Napravnik (1839-1916), compositeur et chef d'orchestre tchèque qui effectua l'essentiel de sa carrière en Russie.